L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 20 AVRIL 1891. 64ème Année

Dufour & Dosset, Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS LUNDI, 20 AVRIL 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le parti bonapartiste et le parti royaliste en France.

L'indifférence profonde au milieu de laquelle viennent de s'accomplir les changements de personnes qui se font, actuellement, dans le parti bonapartiste et le parti royaliste est un signe des temps. En Italie, la famille Bonaparte, si longtemps divisée, se réunit et tient des conseils. On raconte que les volontés testamentaires du prince Napoléon resteront lettre morte, que ses enfants sont décidés à tout sacrifier à leur bonne harmonie, que le prince Victor a été solennellement reconnu comme le chef de la famille, l'héritier du nom et des droits politiques et que son frère, le prince Louis, a donné, le premier, l'exemple d'une abnégation sincère et d'une déférence absolue. Tout cela est sans doute fort édifiant—dit le *Temps* du 4 avril—dans une famille qui avait, longtemps, et depuis l'origine, habitué le monde à d'autres spectacles, mais cela ne sort pas du cercle des événements domestiques et d'ordre privé. Aucun intérêt de politique générale ne s'y trouva joint. Le parti bonapartiste est réduit à si peu de chose aujourd'hui, et, au fond, même de ses rares adhérents, il est si manifestement impossible qu'il reprenne quelque importance, qu'il est indifférent à l'opinion publique que l'héritier présomptif se nomme Victor ou Louis, et que les deux frères entrent en lutte ou se mettent d'accord. La situation politique, en France et en Europe, n'en sera modifiée en rien. Les chances d'une restauration de l'empire césarien n'en seront ni plus ni moins grandes, par le fait qu'elles sont devenues à peu près nulles, et que la mort du prince Napoléon a, définitivement, clos la dynastie historique napoléonienne, comme celle du comte de Chambord a clos la *légitimité*. Si même, pour notre honte et notre malheur, il pouvait, jamais, arriver que la démocratie française, déviant de la forme républicaine vers la forme césarienne et monarchique, se donnât à un maître, il est bien certain, aujourd'hui, comme l'aventure du boulangisme l'a prouvé, que les droits dynastiques des familles princières ne pèseraient pas beaucoup à ses yeux, mais qu'elle irait, droit et librement, à l'homme du jour qui aurait su la fasciner et devenir son idole. Les testaments des princes et les arrangements de leurs héritiers, n'ont, dès lors, pas grande importance. Ce ne sont plus que des papiers de famille.

Nous en disons juste autant de ce qui s'est passé en Espagne, dans le même temps, et de la lettre du comte de Paris, qui nous apprend que la démission de M. Bocher a été acceptée et que M. d'Haussonville le remplace dans la direction du parti royaliste. Ces nominations de chefs sans soldats, nous rappellent la consécration *honoris causâ* des évêques nommés par le Pape *in partibus infidelium*. Qu'importe que tel ou tel soit chargé de commander une armée qui n'existe à peu près plus? M. Bocher était, certes, un homme des plus honorables, un esprit éminent, le royaliste qui avait la plus grande autorité morale. Qu'a-t-il pu empêcher? La désertion des conservateurs n'est-elle pas devenue générale? Les chefs catholiques n'ont-ils pas dénoncé l'alliance, que l'Église semblait avoir conclue autrefois avec la royauté? M. Piou et ses amis n'ont-ils pas accentué leur évolution vers la République? A-t-on vu un candidat, un seul, aux dernières élections législatives ou sénatoriales, arborer le drapeau de la royauté? Y a-t-il un homme politique de quelque valeur, dans le Parlement ou ailleurs, qui ne reconnaisse que le seul terrain où l'on puisse se tenir aujourd'hui, est celui de la conservation républicaine? Si M. Bocher, avec toute son expérience et toute son autorité, n'a pu conjurer ni même retarder, d'une heure, cette dissolution des forces royalistes, qui voudra croire qu'un chef nouveau sera plus heureux? On l'a dit souvent: l'avènement triomphant de la démocratie a quelque chose d'irrésistible et de fatal comme une loi de la nature. C'est en vertu de cette loi interne, que les anciens partis se désagrègent et se meurent doucement, comme des plantes sans racines. Les héritiers des anciennes dynasties le sentent eux-mêmes et confessent l'irrémédiable, tout en le combattant. Dans sa lettre à M. Bocher, M. le comte de Paris parle de la monarchie "traditionnelle par son principe et moderne par ses institutions", tout comme les napoléonides joignent au droit dynastique la théorie plébiscitaire. N'est-ce pas, au fond, reconnaître que le droit divin est périmé, et que, seul, le droit populaire est souverain? Cette contradiction de doctrines est l'exacte expression de la situation embarrassée, ou, mieux, de l'impasse au fond de laquelle s'agitent les prétendants de quelque origine qu'ils soient et de quelque époque qu'ils puissent dater. Ils appuient leurs prétentions sur des titres historiques, et le seul principe auquel ils puissent avoir recours pour sortir de leur impuissance, c'est celui de la volonté populaire—ce qui est précisément la négation et le désaveu des droits qu'ils invoquaient tout d'abord.

L'opinion publique a l'intuition immédiate de cet état de choses; elle a deviné le courant de l'évolution sociale, longtemps avant qu'on le lui ait expliqué par le raisonnement. Aujourd'hui, elle aperçoit, clairement, que ni la royauté ni l'empire n'ont d'avenir dans ce pays; que les difficultés, comme les victoires de demain, sont ailleurs et d'un autre ordre—et c'est de ce sentiment que naît son indifférence.

Dans le dernier numéro d'une grave revue d'astronomie:

"Il n'est personne qui ne s'intéresse au mouvement des satellites d'Uranus."

Le sujet, en effet, est des plus palpitants.

Fable américaine.

—Ne voulez-vous pas entrer dans mon salon? dit poliment l'araignée à la mouche.

—Si, répond la mouche, avec grand plaisir, mais pas dans votre salle à manger.

Une jeune maman a prié son boucher de peser Bébé.

—Très volontiers, madame, répond le boucher: et après avoir compté, distrait:

"Voilà! c'est treize livres et demie, avec les os!"

Méfiez-vous, mesdames, quand vous trichez sur votre âge.

Ne faites pas comme Mme X... qui, troublée, l'autre soir, dans son salon, par une question indiscrète, répondit étourdiment:

—C'est bien simple: je suis née le 30 février 1865....

Dans l'antichambre.

—Justine, avez-vous été chercher une voiture, et avez-vous choisi un cocher poli, ainsi que je vous l'ai recommandé?

—Madame, j'ai fait venir trois voitures devant la porte. Je préfère que ce soit madame qui choisisse.

On parlait d'un centenaire, qui vient de mourir à l'âge de cent trois ans.

Et comme on s'extasiait sur cette longévité:

—Ce n'a pourtant rien d'extraordinaire, fit observer Goiboillard; c'est une simple question de temps. Moi aussi, dans quatre-vingt-douze ans, j'aurai cet âge-là.

Dans un cercle. On joue au whist:

—Qui prenons-nous pour faire le mort?

—Appelez le docteur, parbleu!

FEUILLETON.

EN DÉTRESSE!

—PAR—

JULES MARY.

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLES.

(*Suite.*)

Et Bérengère lui disait de sa douce voix qui avait tant de puissance sur son cœur et remuait tant de souvenirs:

—Pierre, je suis bien heureuse de vous revoir!

Et, en effet, elle ne le trompait pas. Ce n'était pas une parole banale. Elle était heureuse et cela était visible.

Tous trois se mirent à marcher dans l'allée.

Mais trop de pensées leur venaient, les obsédaient.

Ils restaient sans parler.

Il faisait très doux ce matin-là, bien qu'on fût au milieu de novembre. Le brouillard de la nuit s'était dissipé. Le soleil brillait dans un ciel bleu pâle où couraient de légers nuages blancs. Le vent avait secoué l'humidité des arbres et l'eau dégouttant sur les feuilles mortes tombées pendant la nuit, rendait celles ci plus souples, plus douces au pied, de telle sorte que les pas étaient silencieux, semblant glisser au-dessus du sol.

Ils passèrent devant le pavillon où, pour la première fois, quelques mois auparavant, s'étaient rencontrés Mme d'Hautefort et Lafistole.

Cela n'échappa point à Clotilde, qui s'arrêta tout à coup, tressaillit et s'appuya sur le bras de sa fille.

—Mère, tu es fatiguée!....

—Un peu.

—Veux-tu te reposer?

—Oui, quelques instants, dans ce pavillon.

Et comme, par discrétion, Pierre allait prendre congé:

—Non, restez, Pierre, restez auprès de nous, mon ami.

Elle s'assit dans un fauteuil en osier, les yeux fixes, le front traversé d'une ride profonde qui imprimait à sa physionomie un cachet de sombre désespoir.

Jourdan les considérait, les pauvres femmes.

Ah! comme il les trouvait changées en quelques semaines.

Et comme elles étaient vraiment dignes de pitié....

Bérengère surtout! Elle était presque méconnaissable. On eût dit à voir ses yeux battus et si tristes, ses lèvres décolorées aux coins fatigués et jaunis, que jamais le sourire n'avait éclairé son visage.

Elle avait maigri; les joues s'étaient creusées; et il y avait, dans ses beaux yeux noirs, jadis à la fois si veloutés et si brillants, si gais et si doux, un regard qu'il n'y avait jamais vu.

On eût dit vraiment que quelque résolution de suprême désespoir se débattait dans ce cerveau de jeune fille...... elle pliait moralement et physiquement, sous le coup du malheur qui accablait sa famille.

Et Jourdan, effaré, l'examinant, sans un mot, croyant avoir devant lui, non plus la jolie enfant dont le sourire avait empli de joie sa jeunesse, mais une Bérengère qu'il n'avait jamais vue!

—Pierre, dit Clotilde, je suis heureuse de vous avoir rencontré. Il me semble, en vous voyant, que nous ne sommes plus seules au monde, puisque malgré tout vous êtes resté notre ami....

—Rien, en effet, madame, ne peut diminuer l'affection que j'ai pour vous....

En disant cela, il regardait Clotilde et baissait les yeux, mais c'était à Bérengère surtout que s'adressaient les paroles.

—Ah! Pierre, dit Clotilde *éplorée*, vous m'avez sauvé l'honneur, la vie, en cette nuit maudite où je faillis perdre la raison.... Pierre, mon mari a été obligé de tout confier à son père. Comprenez-vous nos angoisses? Voyez-vous notre détresse?.... Que nous conseillez-vous?

Quel conseil pouvait-il donner à ces deux affolées? Le torrent les emportait, les roulait, les tordait, sans que rien au monde pût arrêter son impétuosité.

Leur secret dépendait de Valentin.

Lui seul était le maître à présent.

Savait-il que Clotilde fût la coupable? Pas encore peut-être; bientôt il le saurait assurément.

Mais lui, Pierre, était impuissant, cette fois.

—Hélas! madame! dit-il.

Et ses yeux s'emplirent de larmes.

—Mon Dieu! mon Dieu!

Dans un geste de folie, elle lève vers son front ses deux poings, la figure crispée, les yeux durs.

—Ma mort même ne sauverait rien, dit-elle comme si elle parlait pour elle seule. Ce que cherche Valentin, ce qu'il veut, c'est réhabiliter son père.... Il faut donc que le coupable soit connu. Ma mort me sauve de la cour d'assises, mais mon aveu seul peut rendre l'honneur au père de Valentin...... Voilà pourquoi je ne suis pas morte!......

Autrement....si en mourant j'avais pu effacer jusqu'au souvenir même du crime, ce serait fait depuis longtemps....

Pierre Jourdan restait désolé.

Bérengère, devant ce désespoir maternel, éclata en sanglots.

—Sauvez-nous, Pierre, sauvez nous, dit elle.

Les sauver!! certes, il y pensait!!

Est-ce qu'il n'avait pas tout fait pour cela? Est-ce qu'il ne s'était pas attiré le soupçon de complicité dans le meurtre en transportant le cadavre?.....Est-ce qu'il n'avait pas voulu faire retomber sur lui le châtiment, sacrifiant sa liberté, hasardant sa vie, pour Clotilde?

Clotilde s'était perdue pour le sauver.

Il avait fait cela.

Ne trouverait-il donc plus rien?

Il se rappelait ce qu'il avait dit un jour à Clotilde en la suppliant d'accepter le sacrifice sublime de sa vie. Ce serait une joie infinie de mourir pour Bérengère, afin d'être à jamais regretté!

Mourir! Cette pensée lui revenait, au spectacle de cette douleur!

Sa mort serait-elle utile?

Serait-ce le salut, pour elles?

Il pensait bien aussi à voir Valentin, à lui dire la vérité,—en supposant qu'il ne la connût point,—et à lui faire le tableau de la détresse des deux femmes....

Puisqu'il aimait Bérengère, Valentin se laisserait convaincre.

Son mariage avec la jeune fille ne serait-il pas la plus éclatante des réhabilitations possibles pour le nom qu'il portait.

Le juge donnant sa fille au fils de l'homme que le monde considérait comme l'assassin de Lafistole, quelle plus grande preuve que cet homme n'était pas coupable?

Et s'il échouait?

Si Valentin refusait?

Alors, confusément, montait en sa tête la généreuse pensée de les sauver quand même.

Comment? Par quel moyen?

Il ne le savait encore! Il chercherait. Il trouverait.

Pourquoi ne trouverait-il pas, puisqu'il était décidé à tout, même à mourir?....

—Ah! madame, dit-il, combien je voudrais vous consoler, vous rendre un peu de courage....

—Du courage! fit-elle.

—Je voudrais vous dire également d'espérer....

L'Espérance!

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait entendu ce mot qu'elle releva la tête tout à coup comme s'il venait de parler une langue qu'elle ne comprenait pas!...

Espérer! Elle! Allons donc!.... Se moquait-il, ou n'avait-il laissé tomber le mot que comme une de ces consolations vagues et sans portée?.... Que pouvait-elle espérer? Rien!

Il le comprit, à son sourire d'une amertume navrante. Elle laissa retomber sa tête entre ses mains, celles-ci cachant ses yeux, et resta immobile.

Mais Pierre répétait doucement:

—Oui, oui, il faut espérer.... Peut-être tout n'est-il pas perdu.

Bérengère s'approcha.

—Pierre, que voulez vous dire? Est-il donc vrai que vous ayez quelque moyen de nous sauver?....

Et joignant les mains:

—Oh! Pierre, serait-ce possible! nous qui vous devons tant déjà! Pierre, répondez-nous.... ne vous trompez-vous pas? Ce serait si atroce.... après avoir espéré, d'être rendues à ces angoisses!

Mais il ne pouvait lui répondre, ne sachant pas du tout comment il allait tenir sa promesse.

Bérengère lui serrait les mains de toutes ses forces et il tremblait devant elle.

Qu'était-ce que sa vie auprès de celle de cette enfant?

Son cœur se fondait en la voyant pleurer.

Il retira ses mains, se recula et d'une voix étouffée, il dit, en s'en allant très vite:

—Espérez! Espérez! Ayez confiance en moi!

Et, pour éviter d'autres questions auxquelles il ne pourrait faire de réponses, il s'enfuit.

Clotilde et Bérengère se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Mère! Mère!

—Mon enfant!

—Tu as entendu?

—Son affection pour nous lui donne des illusions. N'espère pas que je puisse être sauvée par lui, mon sort est entre les mains de Valentin, de Valentin seul.

—Et moi, mère, j'ai confiance en Pierre.... je suis sûre qu'il nous sauvera.... Il ne nous eût pas fait espérer, s'il n'avait pas été certain que cet espoir se réaliserait.

Clotilde hocha la tête.

Elle ne croyait plus.

Elles sortirent du pavillon, se dirigèrent vers Vilvandran.

Pendant ce temps-là, Pierre Jourdan s'en allait vers la verrerie. Tout d'abord il avait couru pour s'éloigner des deux femmes, puis peu à peu il avait ralenti sa marche.

Maintenant, de temps en temps, il s'arrêtait sous bois, la tête baissée, en proie à des réflexions profondes.

Et il sortait de ces réflexions pour dire, tout haut:

—Oui, oui, c'est cela!....

A la verrerie, à son bureau, au lieu de travailler, il continua son rêve.

Le directeur entra, et le voyant pâle, préoccupé, lui demanda, s'il n'était pas malade:

—Non, non, je n'ai rien!

Il dit cela—le directeur le raconta plus tard—d'un air étrange.

Il ne quitta son bureau, ni pour descendre aux fourneaux ni pour aller déjeuner.

A plusieurs reprises, il essaya de se mettre à son travail habituel, mais il jeta bien vite sa plume, ses crayons, et, la tête dans les mains, se replongea dans ses méditations mystérieuses.

Vers le soir, le directeur entra de nouveau.

Jourdan ne l'entendit pas.

Il tressaillit seulement, comme réveillé en sursaut, lorsqu'il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule.

—Eh bien, Jourdan, vous êtes malade?....

—Non.

—Alors, vous avez quelque chagrin?

—Je vous assure....

Ses yeux brillaient de fièvre.... Son front était brûlant....

Le directeur le regarda longuement en silence.

Mais comment aurait-il pu deviner ce qui se passait en cette âme? Il crut à des ennuis que Jourdan ne voulait pas avouer et craignant d'être indiscret, il ne voulut pas pousser plus loin ses questions.

Jourdan se leva, ferma son bureau, laissa les clés aux serrures, alors qu'il les emportait tous les soirs—comme s'il avait eu l'intention de ne pas revenir le lendemain.

Il descendit, traversa la cour de la verrerie et sortit.

Il prit le chemin qu'il avait suivi le matin et qui le faisait passer devant Vilvandran.

Les fenêtres de l'appartement de Clotilde et de la chambre de Bérengère étaient éclairées.

Il s'arrêta longtemps sur la lisière du bois à les regarder, ces fenêtres, espérant qu'il verrait, derrière, la silhouette de la jeune fille....

La soirée était douce, comme avait été la journée.

Le vent était tombé. La lune brillait. Des étoiles innombrables scintillaient dans le ciel très pur. Un calme profond régnait dans la campagne. Pas un seul bruit n'arrivait jusqu'à-là....

—Je voudrais la revoir, la revoir une fois, avant de mourir.... murmura Jourdan.

Mais derrière les fenêtres rien n'apparaissait.

Cependant elle n'avait pas quitté le château.

Cela était certain.

Et tout à coup, pendant qu'il est là, sous les arbres, à guetter l'image fugitive de la jeune fille, il entend un léger pas derrière lui; il se retourne; et dans l'obscurité du bois il aperçoit une femme qui vient de son côté, qui se rapproche lentement, qui marche rêveuse et qui passe devant lui, très près, sans l'apercevoir....

C'est elle, c'est Bérengère!

Et elle est seule.

Lui parlera-t-il? Non, il n'oserait jamais!

En cette heure suprême de sa vie, il sent que, s'il lui parle, il ne se contiendra pas, son cœur débordera et il en laissera voir toutes les tendresses.

A quoi bon?

Il ne veut pas l'offenser, cette jeune fille, par des paroles d'amour. Puisqu'elle ne l'aime pas, elle ne l'écouterait pas, certes. Elle lui imposerait silence. Il amènerait peut-être une rougeur sur ce front candide, une larme dans ces beaux yeux si tristes....

Dans le cœur de l'enfant il laisserait une incertitude à son égard, une crainte, un mauvais souvenir.

Il l'effrayerait, en un mot.

Non, non....

Toutes ces pensées se heurtaient en son cerveau.

Et Bérengère passait devant lui.

Et elle allait disparaître.

Et jamais plus il ne la reverrait!....

Un sanglot serra sa gorge, son cœur se contracta si douloureusement qu'il crut qu'il allait mourir.

Et tout à coup, sans plus réfléchir à ce qu'il fait, pris d'un accès de folie, le voilà qui s'élance vers la jeune fille, la rejoint, tombe à ses pieds, à genoux.

Il ne lui dit rien, si ce n'est ce mot étouffé, qui a peine à sortir de sa bouche:

—Bérengère! Oh! Bérengère! Pour jamais!

Il a pris la main de la jeune fille, il a appuyé dessus ses lèvres que brûle la fièvre.

Et aussitôt se relevant, il se rejette dans le bois, courant de toutes ses forces et il semble ainsi, sous les ténèbres des arbres, s'engloutir dans la nuit.

Bérengère ne comprend pas, tout d'abord, ce qui s'est passé. Epouvantée, en sentant soudain sa main prise dans les mains de cet homme, à la chaleur dévorante de son baiser, elle n'a pas reconnu Pierre.

Et elle a failli s'évanouir.

Mais l'homme est parti......

Elle se retourne pour le voir. Sous les arbres, la nuit et trop profonde. Elle ne distingue plus.

Et déjà il est trop loin.

Mais qu'a-t-elle besoin de voir?

N'a-t-elle pas entendu cette voix tremblante, presque mourante d'émotion, qui lui disait:

—Bérengère! à jamais!!

Et quel homme prononçait aussi doucement ce nom de Bérengère?

Qui, si ce n'est Pierre?

C'était lui, son cœur le lui criait bien fort.

Et elle se sentait infiniment troublée, tout en regagnant à pas lents le château.

Qu'avait-il voulu dire?

Pourquoi cet élan de tendresse *folle*, en cette nuit, et cette fuite précipitée?

Pourquoi ce mot, surtout?

—A jamais!

Ne le reverrait-elle donc plus?

Quand elle rentra à Vilvandran, Clotilde remarqua combien elle paraissait émue.

—Qu'as-tu donc, mon enfant?

—Rien.

—Tu me caches quelque chose?

—Non.

Dans la soirée, Clotilde insista de nouveau, en la voyant songeuse.

Alors Bérengère lui raconta ce qui s'était passé.

Clotilde l'écoutait, la tête basse.

Elle pressentait, dans cette action si étrange du jeune homme, quelque résolution funeste.

—Laquelle?

Il leur avait dit d'espérer, qu'il sauverait peut-être *la famille d'Hautefort*.... alors qu'un miracle seul pouvait amener ce salut!

Est-ce qu'il n'allait pas se dévouer peut être?

Comment?

Clotilde avait voué à Jourdan une affection profonde.

Il était maintenant pour elle presque un fils.

Elle ne voulait pas qu'il lui arrivât malheur.

VIII

Jourdan, quand il fut hors de la vue de Bérengère, s'arrêta. Son émotion était si grande qu'il se sentait près de se trouver mal.

—Mon Dieu! disait-il, qu'ai-je fait?... Ne m'a-t-elle pas reconnu? Que va-t-elle croire?...... Elle va me mépriser?....

Il se laissa tomber sur les broussailles du bois.

Il se trouvait non loin de cette clairière qu'il avait traversée la nuit du meurtre, tout près du carrefour de la Croix-Saint-Jacques.

Il soupira profondément.

Il traversait une crise suprême.

Il voulait mourir!....

Certes, il était brave et ne craignait pas la mort.

Mais il avait vingt-cinq ans; il était intelligent et robuste. La vie pour tout autre eût été charmante, pleine d'attraits..... Lui, en était fatigué...., Et pourtant, malgré cette lassitude, il ne pouvait penser à la mort, qu'il voulait prochaine, sans un frémissement....

Oui, il voulait mourir.

Etait-ce parce que Bérengère ne l'aimait pas?

Non.

Il était heureux d'aimer.... Heureux du mystère de son amour.... Heureux de savoir que Bérengère connaissait cet amour.

Mais il avait compris depuis longtemps la détresse de cette famille.

Il voulait à tout prix sauver Bérengère.

Et il ne le pouvait qu'en se sacrifiant.

Alors il avait eu la généreuse pensée, presque folle à force de dévouement, de réclamer pour lui la responsabilité du meurtre de Lafistole.

Déjà il avait voulu le faire.

Clotilde, cette fois, ignorerait son projet.

Quand elle serait avertie, il serait trop tard. Le sacrifice serait consommé. Il l'obligerait bien à accepter son dévouement.

Voilà ce qu'il pensait.

Il se releva, partit lentement dans la direction du village. Il s'arrêtait souvent sur la route, et longuement rêvait.

La nuit était très sombre en ce moment et il lui semblait, au pauvre garçon, en son cerveau surexcité, que c'était déjà le néant de la mort qui l'environnait, l'attirait, le prenait.

—Mourir pour elle! murmurait-il....

Il l'avait dit un jour à Clotilde: c'eût été une suprême joie, un infini bonheur!...

Sur la lisière du parc, il s'arrêta encore.

A quelque cent mètres apparaissaient des lumières.

C'était le petit village de Vilvandran.

Bien que la nuit fût obscure, le clocher s'apercevait vaguement.

Une grande paix régnait là.

Aucun bruit, ni un aboiement de chiens, ni un cri. Le village dormait profondément.

Et cela contrastait avec la tempête de son cœur.

Il passa devant la maison qu'il habitait au bout du village.

Il n'entra pas.

Il n'osait.

Une fois entré là, il n'en sortirait plus.

Il lui venait l'envie de parcourir cette campagne qu'il connaissait si bien, où il avait passé sa jeunesse, où il avait couru, enfant, vagabondé avec des gamins.

Et il se promena ainsi par les champs pendant une partie de la nuit.

Enfin, le voici revenu à Vilvandran.

Il entre chez lui, referme la porte à clef, ce qu'il ne fait jamais.

C'est une maison basse, n'ayant qu'un rez-de-chaussée composé de trois petites chambres; deux des chambres donnant sur la rue; la troisième, sur le jardin, clos d'une haie, derrière lequel s'étendent les prairies qui descendent en pente douce jusqu'au Loiret.

C'est là qu'est son lit.

L'intérieur est pauvre, mais très propre.

Il allume une bougie qui éclaire quelques meubles très simples, une armoire, une commode, des rayons de bois blanc où sont rangés des livres, des chaises de paille, un lit de fer, et, sur les murs blanchis à la chaux, des dessins en grand nombre, faits par Jourdan, des études, des aquarelles.

Il y a bien longtemps qu'il habite là. Que de fois il y a rêvé à Bérengère!

Il s'assied devant une grande table de travail encombrée de cartons, et pour la dernière fois il évoque l'image de la jeune fille.

Il n'aura jamais vécu que pour elle.

Et c'est pour elle qu'il va mourir....

Mais que va-t-il faire pour que sa mort soit utile?

Il veut qu'après lui tous ceux qu'il aime soient heureux.

Il veut qu'aucune accusation, désormais, ne puisse les atteindre.

Il veut que ces mauvais jours s'effacent de leur vie et que Valentin lui-même soit heureux....

Contre Valentin aucune pensée de haine!

Son âme est trop haut placée pour haïr.

Ah! certes, il l'envie, ce jeune homme, adoré de Bérengère, à qui Bérengère appartiendra quelque jour.

Mais il est résigné maintenant.

Il sait que sa mort, telle qu'il la rêve, laissera dans le cœur de la jeune fille un impérissable souvenir, un éternel et douloureux regret.

Il n'en demande pas plus.

Qu'a-t-il donc voulu?

Il prend une feuille de papier, trempe sa plume dans l'encre et il écrit:

"A monsieur le juge d'instruction,
"au parquet d'Orléans."

Son écriture est très ferme.

Sa main ne tremble pas.

On dirait qu'il écrit une lettre d'affaires.

Et il continue:

"J'ai été appelé devant vous une première fois au sujet du meurtre de Lafistole. Vous m'avez interrogé. Vous m'avez demandé si j'étais le meurtrier de cet homme.

"J'ai nié!......

"Vous n'aviez pas de preuves contre moi......

"Vous n'aviez que de vagues indices.

"Vous n'avez pu me garder en état d'arrestation.

"Je suis donc libre.

"Et c'est libre que je vous écris.

"Le meurtrier de Lafistole, c'est moi!.... Il est inutile de chercher autre part.

"Il n'y a qu'un coupable, sans complice.

"C'est donc à tort que les soupçons de la justice se sont portés sur M. de Séverac.

"Et c'est un grand malheur que M. de Séverac soit mort,

"Valentin croit à l'innocence de son père.

"Il finirait quelque jour par trouver des preuves contre moi.

"J'ai horreur de ce que j'ai fait et je devance la justice en me faisant justice moi même.

"Lorsque cette lettre vous parviendra, je serai mort.

"Je veux que ma mort vous empêche, monsieur le juge d'instruction, dans le cas d'une nouvelle enquête, d'égarer vos recherches sur un innocent.

"C'est déjà trop que M. de Séverac ait payé de sa vie les soupçons qui se sont réunis sur lui, un moment.

"Je meurs repentant, mais du moins, j'accepte résigné le châtiment que je m'impose,

"Ma mort et le déshonneur qui va m'atteindre ne feront pleurer personne.

"J'ai peu d'amis.

"Je n'ai pas de famille.

"Je suis seul.... j'ai toujours été seul....

"J'ai eu une heure de folie.... Je la paye.... adieu!"

Et d'une main ferme il signa:

PIERRE JOURDAN.

Il cacheta la lettre, écrivit sur l'enveloppe l'adresse de Daniel, sort, alla jeter la lettre à la poste du village, tout près de chez lui et rentra.

Il écrivit de nouveau, sur une feuille étalée devant lui, bien en vue, et qu'il laissa ainsi pour que ceux qui entreraient le lendemain pussent l'apercevoir:

"Je me suis tué. J'ai expliqué à M. Daniel d'Hautefort, juge d'instruction à Orléans, les causes de mon suicide. Je dis adieu à mon directeur, qui m'avait protégé et grâce auquel j'étais devenu ce que je suis. Je dis adieu aux ouvriers de Vilvandran que j'aimais et qui m'aimaient."

Maintenant il avait tout prévu.

En s'accusant ainsi, en prenant pour lui le crime de Clotilde, il sauvait la famille d'Hautefort.

Ne donnait-il pas aussi satisfaction à Valentin en réhabilitant son père?

Voilà ce qu'il avait rêvé, le pauvre garçon!

Tel était le sublime sacrifice qu'il voulait faire.

Et il n'avait pas menti lorsqu'il avait dit, qu'il était seul. Son amour pour Bérengère avait si bien pris sa jeunesse qu'il n'avait point cherché d'amis.

On le plaindrait, certes. On serait surpris, à coup sûr.

Le pleurerait-on?

Quant à l'accusation qu'il portait contre lui-même, peu lui importait de savoir comment elle serait reçue et quelle réprobation elle soulèverait.

Il dormirait alors dans la paix éternelle.

Deux femmes seulement verseraient des larmes.

Clotilde et Bérengère!

Mais cela, il le voulait, et à cette seule pensée, son cœur tressaillait d'aise.

Un homme, aussi, sentirait ses yeux se mouiller au souvenir de cette folle générosité.

Daniel d'Hautefort!!

Et Pierre Jourdan en était fier.

Maintenant que tous ses préparatifs étaient faits, comment allait-il mourir?

Il prenait une âpre jouissance à penser à ces choses-là.

Oui, quel genre de mort?

S'empoisonnerait-il?

Irait-il se jeter dans les eaux claires du Loiret?

Se ferait-il sauter la tête?......

Il eut un sourire, quand il s'aperçut que son esprit était ainsi préoccupé.

Il avait sur son bureau un court poignard que son directeur lui avait acheté un jour, dans un voyage qu'ils avaient fait ensemble à Paris.

Il s'en servait comme de coupe-papier.

La lame était triangulaire, très acérée.

Il le prit, l'examina:

—Oui, dit-il, cela vaut mieux. C'est plus propre!

Il enleva son veston, son gilet, afin de frapper plus droit au cœur.

Il eut la curiosité de se regarder dans une glace.

Son visage était calme, aucunement altéré.

Du reste, son cœur ne battait pas plus fort.

Il alla ouvrir sa fenêtre, respira avec délices, à pleins poumons, l'air vif qui envahit sa chambre et fit vaciller la lumière.

Il resta là quelques moments.

Puis il referma la fenêtre et rentra.

D'un tiroir il retira de menus objets qu'il éparpille sur sa table de travail.

Et il les considère avec émotion.

C'est qu'ils retracent toute sa jeunesse, le culte mystérieux de son cœur.

Il y a là mille petites choses qui ont appartenu à Bérengère, des fleurs séchées, informes, n'ayant plus que les tiges et que l'enfant lui avait jadis données; des jouets dont elle s'était privée pour lui; quelques chiffons de papier sur lesquels elle lui avait écrit, au crayon, d'une grosse écriture malaisée, étant toute petite. Elle lui envoyait ces lettres par un domestique du château à la verrerie.

Presque toutes étaient conçues dans le même sens:

"Viens-tu jouer ce soir avec moi. Je m'ennuie. Je ne t'ai pas vu hier."

Et il se rappelait bien. Il accourait tout de suite. Il laissait tout pour venir.

Une fois, elle avait été malade gravement.

Le médecin avait jugé qu'il fallait lui couper les cheveux, ses magnifiques cheveux noirs.

Quand elle fut rétablie, qu'elle put sortir, quand elle revit son petit ami Pierre, elle lui tendit joyeusement un petit papier en lui disant:

—Tiens, on m'a coupé les cheveux. J'ai caché ceux-là pour te les donner, croyant que cela te ferait plaisir.

Et dans le papier, en effet, il avait trouvé une mèche des beaux cheveux.

Eh bien! ils étaient là, devant lui.

Et en les regardant, il lui semblait voir la jeune fille lui sourire, comme elle lui souriait jadis.

Et maintes autres choses encore qui faisaient renaître autant de détails charmants de son heureuse enfance.

Il embrassa fiévreux et tout en larmes ce qu'il retrouvait ainsi, le détruisit.

Il eut un soupir.

C'était bien sa vie qui s'en allait.... Maintenant qu'il n'avait plus cela, il pouvait mourir.

Il reprit son poignard.

Il prononça une dernière fois le nom de Bérengère......

Et d'une main ferme, robuste, il enfonça l'arme vers le cœur jusqu'à la garde.

En souriant!

IX

Valentin, désespéré, ne sortait plus de chez lui.

Il ne voulait pas s'exposer à rencontrer Daniel ou quelque membre de la famille d'Hautefort.

Mais que d'angoisses en lui!

Ainsi, il possédait la preuve que son père était innocent.

Et sur la mémoire chérie de ce père il laissait planer le soupçon....

Il perdait le sommeil; ses nuits étaient toutes pleines de cauchemars.

Et il pleurait, en pensant à Bérengère.

Cruelle situation! Pouvait-il vraiment se résigner à perdre Clotilde? Ou trouverait-il la force d'aller dire à Daniel:

—Vous connaissez la vérité! Faites justice!....

Mais son père!! Son père dont la mort criait vengeance!

Allait-il marcher sur son cœur, sur son amour!!

Il ne resterait pas à Orléans.

Non, non, il s'en irait, très loin, chercher la fatigue, les distractions du voyage.

Quand il reviendrait, il serait plus calme peut-être.

Il s'enfuit, une nuit.

Mais trois jours après, il était de retour.

Et le matin, il sonnait à l'hôtel d'Hautefort.

Il s'informa de Jean-Joseph.

Le vieillard était toujours au lit.

Ses forces diminuaient. Il n'avait plus qu'un souffle.

Les médecins avaient voulu venir.

Il s'était opposé à leur visite.

Il voulait mourir.

Et toujours le même farouche silence.

—Ainsi, je ne puis le voir? demanda Valentin.

Le domestique secoua la tête.

—Il ne reconnaîtrait pas monsieur!... Mais madame et mademoiselle sont à l'hôtel.... Si monsieur veut les voir...

—Non, non!

—Quant à M. Daniel, il est au parquet.

—C'est bien.

Il repartit. Il ne voulait pas insister. La mort, il le comprenait, allait entrer dans cette maison.

Sa présence eût été une cruauté inutile.

Il sortit.

Il n'avait pas fait cent mètres dans la rue du Châtelet, qu'il se heurtait à un homme marchant très vite.

Cet homme et Valentin s'arrêtèrent, levant la tête.

—Monsieur Daniel d'Hautefort!

C'était lui, en effet.

Sa figure était bouleversée; on y lisait je ne sais quelle profonde émotion, presque de l'épouvante.

—Mon Dieu, monsieur Daniel, qu'avez-vous donc? ne put s'empêcher de demander à Valentin.

Daniel tenait une lettre à la main, la lettre de Jourdan.

Il ne répondit pas directement à la question.

—Un grand malheur, dit-il, un grand malheur....

Et il prit Valentin par la main et de force il l'entraîna.

Valentin se laissa faire, surpris.

Les deux hommes entrèrent dans la cour de l'hôtel.

La porte se referma sur eux.

Daniel, d'une voix étouffée, jette deux mots au domestique.

—Priez madame, priez mademoiselle de descendre.

Il entre au salon, essuie son front baigné de sueur.

—Qu'y a-t-il, demande Valentin qui oublie un instant sa rancune contre le juge devenu son ennemi et n'éprouve plus pour lui qu'une immense pitié....

—Lisez!

Et sans un mot de plus le juge lui passe la lettre.

Valentin la parcourt d'un regard.

—Non, non, dit-il.... C'est de la folie.... Pierre n'a pas fait cela.

—Hélas

—Vous le croyez?

—J'en suis sûr....

—Vous savez, cependant, que les magistrats, à chaque crime sensationnel, reçoivent de ces lettres, les unes signées de faux noms, les autres renfermant contre des personnes en vue des accusations ridicules...... Qui vous prouve que ces lettres n'émane pas d'un de ces mauvais plaisants?

Daniel secoua la tête.

—J'ai, malheureusement, une excellente raison de croire le contraire.

—Laquelle?

—Je connais l'écriture de Jourdan....

—Et cette écriture?

—Est bien celle de cette lettre.

—Mon Dieu! quelle folie! quelle folie!....

Le juge ne répondit rien.

C'était un acte de folie, dans la pensée de Valentin.

Mais le juge voyait là ce qu'il y avait en réalité: un dévouement sublime, inspiré par l'idéal et par amour de Jourdan pour Bérengère.

Clotilde entrait à cet instant avec sa fille.

En voyant l'émotion des deux hommes, elles comprirent qu'elles étaient menacées d'une catastrophe nouvelle.

—Quoi donc? quoi encore?

Silencieusement Daniel tend la lettre à Clotilde.

Et celle-ci, quand elle en a pris connaissance, la donne à lire à sa fille.

—Mort! Mort! Lui! s'écrie Bérengère.

Et elle tombe en sanglotant dans les bras de Clotilde.

—Peut-être arriverons-nous à temps pour l'empêcher d'accomplir sa fatale résolution.... ou bien peut-être n'est-il pas mort et arriverons-nous à temps pour le sauver....

Et Daniel sort en courant, donnant des ordres, fait atteler et revient chercher Clotilde, Bérengère et Valentin.

Et voilà que bientôt la voiture traverse Orléans à fond de train et roule par la campagne déserte vers Vilvandran.

Elle entre dans le village et s'arrête devant la maison.

Tout y est tranquille.

Rien n'indique que la mort ait frappé là.

Le cadran de l'église, tout près, marque dix heures.

Au bout du village un homme paraît qui semble se diriger vers la maisonnette de Jourdan.

C'est un ouvrier de la verrerie.

Il s'arrête au moment même où la voiture arrive devant la maison.

Et comme il reconnaît le juge d'instruction, il s'approche respectueusement.

—Il y a donc quelque chose?

—Pourquoi?

—Le directeur n'a pas vu M. Jourdan ce matin, lui qui est si exact d'habitude. Et comme M. Jourdan, hier, paraissait triste, M. le directeur m'a envoyé prendre de ses nouvelles, craignant qu'il ne fût malade. Est-ce que ce serait plus grave?

Bérengère écoutait, défaillante.

Ce qu'il disait, cet homme, confirmait la lettre de Jourdan.

Et de cette maison, rien, aucun bruit.

Des fenêtres étaient closes, les contrevents fermés.

L'ouvrier poussa la porte.

Celle-ci ne céda point.

—Cette fois, c'est singulier, dit-il. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de venir chez M. Jourdan, à n'importe quelle heure, et jamais je n'ai trouvé la porte fermée.

Il frappa, appela, frappa plus vigoureusement, appela plus fort.

Personne ne vint.

Une voisine, qui était chargée de faire le ménage de Jourdan, accourut effarée.

—Moi aussi, j'ai voulu entrer ce matin de bonne heure, mais M. Jourdan n'a pas répondu. C'est la première fois que ça lui arrive.

—Allez chercher un serrurier, dit le juge.

Le serrurier fut là quelques minutes après.

Le village tout entier, prévenu que quelque chose d'extraordinaire se passait, se pressait autour de la maison.

La porte s'ouvrit, les contrevents furent poussés.

Le juge entra, suivi par Bérengère frémissante que Clotilde avait peine à soutenir et par Valentin fort troublé.

Dans la première chambre, rien.

Dans la seconde, rien non plus.

Tout était dans le plus grand ordre.

C'était la première fois que Bérengère pénétrait dans la retraite de son ami.

Et, à la vue de toutes ces choses qui étaient la vie intime de Pierre, au milieu desquelles il vivait, il pensait à elle, la jeune fille se sentait prise d'une émotion singulière.

Il lui semblait que maintenant elle connaissait Pierre mieux que jamais, son existence si simple, modeste, toute au travail. C'est ici qu'il s'asseyait pour lire, près de la fenêtre. Sur une petite table, des livres entr'ouverts. Voilà sa bibliothèque. Ces dessins et ces tableaux sont de lui. Et c'est là qu'il travaillait, à ce grand bureau de bois blanc, encombré de dessins, de croquis, de notes et de papiers.

Avec Daniel est entrée dans la maison la voisine chargée du petit ménage de Jourdan.

Elle montre au juge une porte.

—C'est la chambre à coucher, dit-elle avec crainte. Il est là sûrement et peut-être est-il malade.

Daniel frappe et appelle:

—Pierre!....Pierre!....

La porte est encore fermée et le serrurier force la serrure.

Mais avant de l'ouvrir, Daniel éloigne d'un geste Bérengère affolée qui se pend à son bras.

Bérengère résiste.

—Non, non, je veux entrer, je veux entrer....

—Mon enfant, supplie Clotilde.

Valentin lui prend les mains, la retient.

Elle se débat.

—Laissez-moi! laissez moi!

Daniel est entré.

Il a fait un pas dans la chambre et tout à coup recule, avec un cri sourd.

—C'était vrai! La lettre ne mentait pas.

Alors Bérengère repousse Valentin, lui échappe et se précipite dans la chambre.

Elle est folle, en cette minute affreuse, elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Elle ne pense plus qu'une chose, c'est que Pierre est en danger peut-être et que peut-être il est mort!

Au milieu de la chambre, la tête vers le lit, les pieds vers la fenêtre, Pierre est étendu.

Il ne bouge pas.

Est-il mort?

Sur sa poitrine large et robuste, la chemise est collée par le sang qui a coulé d'une blessure au cœur.

La main droite est crispée autour de la garde d'un poignard.

Le cadavre est raide.

Les mains sont froides. Le visage est glacé!

Il semble n'avoir pas eu le temps de souffrir, car le visage est calme.

Sur les lèvres est resté son suprême sourire!....

Il est mort....

Bérengère est à genoux auprès de lui.

Elle a pris les mains du pauvre garçon, elles les serre de toutes ses forces dans les siennes.

Elle l'appelle doucement:

—Pierre! Pierre! mon ami.... mon ami....

Et personne n'intervient plus maintenant pour la retenir.

On devine sa douleur profonde. On la laisse toute à son désespoir.

—Pierre, dit-il, mon ami, mon cher ami, vous n'êtes pas mort. Ce n'est pas possible!.... Pierre, dites un mot.... je vous en supplie....

Et penchée sur le cadavre, si près que son visage touche presque le visage du jeune homme, elle l'interroge avidement des yeux, ayant toujours dans ses doigts les mains du mort.

Elle veut retirer le poignard, rouge de sang jusqu'à la garde.

Elle ne le peut, tant il serre fort......

Il a mis toute sa force dans le coup qui l'a tué.

—Mon Dieu! mon Dieu! Est-ce donc vrai!

—Bérengère! répète une autre voix.

C'est Clotilde, c'est Daniel qui voudraient l'arracher à ce spectacle.

Elle s'y refuse!

Elle ne répond pas.

Valentin, à son tour, insiste.

—Laissez-moi! Laissez moi! dit elle, égarée.

C'est qu'elle vient tout à coup d'apercevoir le sourire de ces lèvres glacées.

Et elle en comprend toute l'éloquence désespérée......

Ce sourire!!

Que de choses elle y voyait!

Pierre était mort en pensant à elle; ce sourire était pour elle, sourire de bonheur ineffable; un peu désabusé, aussi, non pas que Pierre eut jamais rien espéré d'elle, non pas qu'il eut jamais conçu l'illusion d'être aimé; non, il ne l'avait cru en aucun temps; mais ce sourire signifiait aussi que Jourdan ne pourrait jamais jouir de son sacrifice et que tous ceux qui accouraient à la nouvelle de son généreux dévouement arriveraient trop tard pour lui puisqu'il serait mort.

Il était bien pour elle, ce sourire, car il retraçait en quelque sorte toute la vie passée, tous les jolis souvenirs de l'enfance que le pauvre garçon avait dû évoquer avant de mourir.

Devant ses yeux, à cette heure suprême,—Bérengère le comprenait et nous savons qu'elle ne se trompait pas,—son existence tout entière était passée, cette existence où Bérengère avait pris tant de place!

Elle le retrouvait comme elle le connaissait, ce sourire.

C'était celui qu'il avait, quand il lui parlait.

Etrange chose! La mort avait voulu garder cela! On eût dit qu'elle avait voulu se rendre complice de la coquetterie de cet homme et trahir, aux yeux de celle qu'il aimait, sa dernière pensée.

Ah! oui, elle en comprenait l'éloquence!

Il disait clairement, presque terrible, dans son immobile douceur:

—Cette enfant, je l'ai aimée comme jamais jeune fille ne le fut davantage... J'ai voulu mourir pour lui montrer combien je l'aimais, pour qu'elle fût heureuse.... parce que je veux qu'elle me regrette et qu'elle garde de moi un éternel souvenir.

Tout cela était lisible pour elle.

Et elle sanglotait près de ce cadavre....

Et sur la main froide et inerte de Jourdan tombait le ruisseau intarissable de ses larmes.

—Mon pauvre ami! mon pauvre ami!

Valentin s'était penché et murmurait tristement:

—Bérengère, je vous en prie!

Elle tressaillit, se retourna, le reconnut.

Alors elle le repoussa, disant:

—Allez-vous en, allez-vous en.... laissez-moi!

Dans son désespoir, plus rien n'existait maintenant et Valentin lui faisait presque horreur.

Il lui semblait que si Jourdan était mort, c'était la faute de Valentin, que tous ces malheurs ne seraient pas arrivés sans lui.

Elle lui en voulait.

Ce sentiment était instinctif, elle ne le raisonnait pas.

Combien de temps durerait-il?

Elle ne le savait pas, ne se le demandait pas....

Valentin comprit sans doute.

Déconcerté par le regard qu'elle avait laissé tomber sur lui, un regard qui le fit pâlir, tant il y vit de dureté, le jeune homme s'éloigna....

—Elle ne m'aime plus!

Voilà ce qu'il se dit tout de suite.

Et une seconde pensée de jalousie, celle-là:

—M'a-t-elle jamais aimé?

M. d'Hautefort avait fait entrer deux paysans qui relevèrent le cadavre et le portèrent sur le lit.

C'est alors que Daniel avisa sur la table la lettre ouverte laissée par Jourdan.

Le médecin de Vilvandran entra, constata le suicide.

—Il est mort en souriant, dit-il, et la mort a été foudroyante.... Tenez, le sourire est resté sur ses lèvres....

Bérengère l'entendit. Ses larmes redoublèrent.

Et Valentin, qui comprenait pourquoi cet homme était mort, se disait qu'il était bien petit auprès de lui.

Ce dévouement allait planer sur sa vie comme quelque chose de victorieux et d'impérissable.

Il était condamné à une reconnaissance éternelle.

Et il sentait sa jalousie s'augmenter d'autant plus qu'elle s'adressait maintenant à un être qui lui échappait, qui s'était en quelque sorte divinisé et dont l'héroïque action ne serait plus amoindrie par d'autres actions.... ni par le temps....

Son bonheur, il le devrait à cette noble folie de l'amour.

Un homme aurait aimé Bérengère plus que lui ne l'aimait.

Bérengère était femme.

Est-ce qu'elle n'allait pas faire la différence entre ces deux affections, celle de Pierre, celle de Valentin?

Et il était humilié, déjà, par la comparaison.

Le juge n'avait plus rien à faire en cette triste maison.

—Bérengère, dit-il, viens, mon enfant!

Il fallut le lui répéter deux fois.

Elle n'entendait rien, ne voyant rien de ce qui se passait autour d'elle.

Elle se leva péniblement.

—Que me voulez vous?

—Il faut partir.

—Non, non, je ne veux pas.

—Mon enfant!..... dit Clotilde....

—Qui veillera sur lui? qui priera auprès de son lit?

—Nous ne le laisserons pas seul. Mais toi, ma Bérengère, il faut que tu te retires....

—Non, non, je ne veux pas.

—Je t'en supplie!

Elle dit, presque avec dureté, comme elle avait fait tout à l'heure à Valentin:

—Eh! ne voyez vous pas qu'il est mort à cause de moi?

Clotilde dit tout bas à Daniel:

—Laissons la pleurer......laissons-la prier......Quand elle sera plus calme, elle comprendra qu'elle ne peut rester ici plus longtemps......

Des heures s'écoulèrent.

Bérengère ne voulait pas sortir.

Elle n'y consentit que devant les larmes de Clotilde, mais avec la promesse qu'elle reviendrait le lendemain.

Le lendemain, en effet, elle était à Vilvandran avec Clotilde.

La cloche de l'église sonnait tristement, lentement, la messe des morts.

Des ouvriers de la verrerie étaient massés devant la maison où le pauvre Pierre reposait, le cœur troué,—ce cœur qu'il avait voulu punir sans doute d'avoir trop aimé,—dans son cercueil.

Pierre était si universellement aimé que le prêtre desservant Vilvandran n'avait pas osé s'opposer à la cérémonie religieuse.

Un mystère planait sur cette mort.

En grand deuil, Clotilde et Bérengère suivaient l'office.

Bérengère ne pleurait plus.

Elle repensait à Pierre, tout petit, avec sa gaieté, sa douceur et ses gentillesses.

Elle revivait tout ce joli passé de son enfance.

Quand le cercueil passa devant elle pour sortir de l'église, porté par quatre verriers, elle lui jeta un long regard.

Là dormait son ami le sourire aux lèvres.

Il ne battait plus, ce cœur si plein d'ardente affection.

Elle suivit le cortège jusqu'au cimetière.

Clotilde l'accompagna.

Elle fut la dernière à prier sur cette tombe.

Elle ne pouvait s'arracher à ce triste spectacle.

Enfin sa mère l'entraîna. Toute pâle, les yeux rouges, elle la suivit sans mot dire.

La voiture les emporta vers Orléans.

Pendant tout le trajet, la jeune fille ne prononça pas une parole.

Rue du Châtelet, le domestique leur dit, au moment où elles descendaient de voiture:

—M. d'Hautefort est très mal,

Jean-Joseph agonisait.

Alarmées, elles accoururent auprès du vieillard.

Déjà Daniel était auprès de lui.

Dans la chambre aussi, Valentin de Séverac que Daniel avait fait venir.

Un médecin, le docteur Gascogne, plusieurs fois repoussé par le vieillard, alors que celui ci avait sa connaissance tout entière, était entré.

Il s'était approché de Jean-Joseph en profitant d'un moment où ce dernier était en syncope.

Il avait examiné le malade.

Et il avait dit:

—Ma présence est inutile. Dans une heure ce sera fini!....

Jean-Joseph n'avait rien su de ce qui s'était passé.

Cette agonie lente, qui prenait fin, avait commencé le jour où, dans son cabinet, Daniel lui avait avoué la triste vérité.

Quand il sortit de cette entrevue, Jean-Joseph était frappé à mort.

Depuis le moment où Daniel avait reçu la lettre de Jourdan, il était bien irrésolu.

Il avait compris tout de suite l'héroïque générosité du jeune homme, la vraie raison de sa mort.

Pierre avait voulu les sauver.

Mais Daniel devait-il accepter un pareil sacrifice?

Dans cette douloureuse situation, il n'avait plus personne pour le conseiller.

Que devait-il faire?

Ah! si Jean-Joseph pouvait parler!...

Vivant, il l'eût consulté bien vite....

Et aveuglément il eût suivi ses conseils, il eût obéi à ses ordres.

Mais Jean-Joseph agonisait.

Et navré, il regardait la jaune et sèche figure de son père, où la mort, victorieuse, marquait déjà son empreinte.

Tous restaient silencieux.

Tous comprenaient ce qui se passait dans l'âme de Daniel.

Et pas un de ceux qui se trouvaient là n'osait élever la voix dans la crainte de troubler ici cette méditation pleine d'angoisse du juge, à la fois mari et père, et là-bas, cette agonie de l'homme en toute sa vie redouté et respecté......

Daniel restait debout, la tête basse.

Il avait, maintenant, les yeux fermés.

Tout à coup Jean-Joseph fit un mouvement dans son lit.

Daniel ouvrit les yeux, se rapprocha du moribond.

Le vieillard voulait parler.

Tout d'abord il considéra comme avec curiosité ceux qui entouraient son lit.

Il les dévisageait un à un, il les reconnaît.

Et il eut un sourire poignant.

Il les laissait dans la vie, ces êtres qu'il chérissait en dépit de sa froideur apparente, de l'âpreté de son caractère.

Eux allaient souffrir encore.

Lui, au contraire, s'en allait là où tout est oublié, peine et joie, ennemis et amis, où l'on ne souffre plus.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent avec un visible effort.

Et il murmura:

—Pauvres enfants! pauvres enfants!

Daniel lui avait pris la main droite qui pendait hors du lit.

A voix basse, il disait:

—Mon père, me reconnaissez-vous?

—Oui.

—Vous m'entendez?

—Oui.

—Mon père, je vous en prie, écoutez-moi....

—Qu'y a-t-il encore? fit le pauvre homme dans les yeux vagues duquel on vit passer une suprême terreur.

—Jourdan est mort....

—Mort!!

—Il s'est tué.

—Ah!

Cette fois on vit qu'il ne comprenait pas.

Il attendait une explication.

Il faisait appel à tout ce qui lui restait d'intelligence et de vie.

Daniel poursuivait:

—En se tuant, Jourdan a laissé une lettre. Vous m'entendez, mon père?

—Une lettre.... oui.... oui....

—Dans laquelle il s'avoue coupable du meurtre de Lafistole....

—Lui!! Impossible!....

—Il s'avoue coupable!....

—Mais il ne l'est pas....

Et l'agonisant, dans un suprême effort, se soulève sur les bras, se tourne vers ses enfants, voit leurs yeux pleins de larmes et comprend....

Il précise d'un mot la pensée de tous:

—Sublime folie!

Daniel montra la lettre à Jean-Joseph.

—Voulez-vous, mon père, que je vous lise?

—Oui.

Daniel obéit et lut à voix basse.

Et Jean-Joseph, mourant, écoutait avec un recueillement religieux cette dernière volonté d'un mort!.....

Quand Daniel eut fini, il se fit un grand et solennel silence. C'était, en cette chambre, une sorte de tribunal dont le juge était Jean Joseph! De sa bouche allait sortir l'arrêt!

L'arrêt attendu depuis longtemps et qui les perdrait ou sauverait, absoudrait ou condamnerait...... qui rendrait la vie à toute cette pauvre famille ou la laisserait dans la détresse!......

Et le moribond restait silencieux, et Daniel s'imaginait qu'il ne parlerait plus!......

La mort, en effet, venait prendre définitivement possession de ce corps.

Allait-il donc mourir ainsi sans parler?

Son silence était une condamnation!......

Mais non, il se remue, lourdement et péniblement, en son lit......

Il passe sur son front sa main amaigrie.

Il recueille ses idées qui s'obscurcissent et s'effacent.

Il fait un signe à Daniel.

—Viens!

Et comme les autres restent loin de lui.

—Approchez!

Sa voix semble venir de très loin.... comme du fond de la tombe....

Ce vieillard presque mort va parler au nom d'un autre mort, qu'il va bientôt rejoindre dans l'éternité, au nom de Jourdan qui semble lui insuffler son âme, qui lui conseille le pardon, l'oubli, la bonté, et lui ordonne aussi de ne point rendre inutile le généreux sacrifice de sa mort!

—Ecoutez moi.... Je vais mourir.... Vous m'auriez obéi de mon vivant.... Respectez ma volonté puisque je vais être séparé de vous.... Je ne crains pas de vous dire, sur le seuil de l'éternité, qu'il faut que vous acceptiez le sacrifice de ce noble garçon!.... Il l'a dit.... Il n'a point de famille....Il n'avait d'amis que parmi nous....Il vous sauve.... Derrière lui personne ne souffrira de la honte imméritée qu'il a cherchée...... qu'il a appelée....qu'il a voulue.... Personne.... Et vous êtes sauvés...... Vous êtes sauvée, vous, Clotilde....Et vous, Valentin, l'honneur est rendu à votre père....Mais que jamais le souvenir de Pierre Jourdan ne sorte de votre cœur.. Pleurez le....bénissez-le à jamais......

Le vieillard s'arrête, épuisé....

Il retombe sur son lit.

Le râle de l'agonie a commencé.

—Mon père! dit Daniel en se précipitant vers le lit.

Mais Jean-Joseph se réveille encore.

Les yeux sont grands ouverts.

Et d'une voix rauque il dit:

—Acceptez! acceptez ce sacrifice!.... Moi....qui vais mourir....j'ai le droit d'ordonner....Je suis votre juge....je suis votre juge...Acceptez!...Adieu... J'ai bien souffert....Je vous aime....Je vous pardonne....

Encore un râle, et c'est le silence.

C'est l'immobilité.

Il n'y a plus de souffle, de cette bouche entr'ouverte. Les yeux sont vitreux.

C'est fini. Jean-Joseph est mort.

Ils s'agenouillent auprès du lit, pendant que Clotilde, pieusement, abaisse les paupières sur ces yeux qui ne voient plus. Puis Clotilde elle-même se met à genoux et prie.

Les dernières paroles du vieillard sonnent encore dans cette chambre. Il a parlé non seulement avec l'autorité de l'homme qui, pendant sa longue vie n'avait jamais dévié de la ligne rigoureuse de la probité la plus rigide....Il a parlé non seulement comme le magistrat que l'on s'était habitué à écouter et à respecter...... Mais sur le point de mourir, il y avait en lui quelque chose de plus vénérable encore...... il faudrait même dire de plus saint!....

Ce n'était plus un homme qui avait parlé, c'était un être si près de la mort qu'il revêtait un caractère sacré....un être dont l'intelligence ne s'était pas obscurcie dans les ténèbres de l'agonie lente, mais qui, au contraire, paraissait être devenue plus lucide, plus large, plus ouverte, parce que, pendant quelques secondes, elle avait pu quitter cette vie pour voir au delà.

C'était bien un jugement suprême qu'ils venaient d'entendre, plus solennel que tous les jugements des hommes, parce qu'il semblait venir de Dieu lui-même.

—Acceptez! Que la mort de Pierre Jourdan ne soit pas inutile....

Et l'âme de Jourdan passa dans la chambre mortuaire, veillant sur Bérengère et sur son bonheur....

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

EPILOGUE.

I

Après une crise aussi intense, il y eut comme une sorte d'accalmie dans la vie de nos personnages.

C'était plutôt une prostration suivant un accès de fièvre.

Ils avaient tant souffert, leur détresse avait été si grande qu'ils ne pouvaient ainsi, du jour au lendemain, reprendre la régularité de leur existence.

Puis, Bérengère était malade.

La mort de son grand-père qu'elle aimait et de qui elle se savait adorée, survenant au lendemain de la mort de Pierre Jourdan, le dévouement de son ami d'enfance; tout cela l'avait brisée, abattue.

Elle gardait le lit.

Valentin n'avait point reparu à l'hôtel de la rue du Châtelet, après la mort de Jean-Joseph.

Il restait enfermé chez lui.

Il était sombre et inquiet.

Disons le mot, il était jaloux.

Le spectacle de Bérengère, devant le cadavre de Jourdan, de Bérengère sanglotant et le repoussant, lui, Valentin, il ne l'oublierait de sa vie......

Non, certes, ce n'était pas seulement de l'amitié que la jeune fille avait pour Pierre.

—De l'amitié! disait-il avec ironie.

C'était de l'amour!

Oh! il ne l'accusait pas! Aucune mauvaise pensée ne lui venait au sujet de Bérengère!...... Elle ne savait peut-être pas que c'était ainsi qu'elle aimait!

Mais lui l'avait bien vu!

Et à cette jalousie contre laquelle il ne pouvait se défendre, se mêlait l'humiliation de son infériorité.

—Elle est perdue pour moi, se disait-il,... alors, pourquoi avoir tant souffert, avoir tant combattu? [illegible] la peine?....

Il attendit pourtant de longs jours.

Il espérait, en dépit de tout, qu'il recevrait un mot de Daniel ou de Clotilde, le priant de venir à l'hôtel. Rien n'arriva.

Il s'informa de Bérengère.

On lui apprit qu'elle n'avait pas quitté l'hôtel depuis la mort de Jean-Joseph.

Se présenterait-il?

En somme, qu'attendait-il pour aller à l'hôtel d'Hautefort?

N'était-il pas possible que l'on s'étonnât de ne le point voir?

Il sonna, un soir.

Il n'osa demander Clotilde, mais pria le domestique de l'introduire auprès de Daniel.

Le juge le reçut aussitôt.

Il était pâle, mais il essayait de sourire à Valentin.

Celui-ci était embarrassé.

Il s'informa de Clotilde, puis timidement demanda des nouvelles de Bérengère.

—Elle est souffrante.

—Pourrai-je quand même la voir?

—Je l'ignore. Elle n'a pas quitté sa chambre depuis tous ces événements.

Valentin resta silencieux.

Daniel le considérait avec tristesse.

Ce ne fut qu'après un instant que Valentin reprit:

—Voulez vous, monsieur d'Hautefort, la lui demander?

—Volontiers.....

Daniel se leva.

—Excusez moi de vous laisser seul.

Daniel sortit.

Il savait que Clotilde était avec Bérengère, dans la chambre de celle-ci. Ce fut là qu'il se rendit.

—Valentin est au salon, dit il

—Ah!

Et Bérengère, très agitée, tout de suite des larmes dans les yeux, regardait sa mère.

—Que dois-je faire? interrogeait Daniel.

Cela s'adressait à sa fille.

—Je ne puis pas le voir.... non.... ce qui s'est passé est trop proche de nous... Explique-lui, père.... dis lui qu'il me faut le temps de me remettre ..... d'oublier!....

Oublier!....

Et ce seul mot d'oubli lui amena dans la gorge un sanglot vite étouffé.... Promettre d'oublier, c'était mentir.... Non, elle se souviendrait toujours....

Daniel revint seul au salon où Valentin l'attendait anxieux.

—Eh bien? fit le jeune homme.... Vous l'avez vue?

—Oui.

—Que vous a-t-elle dit?

Elle ne peut vous voir.....

—Je m'en doutais..... Elle ne m'aime pas

—Elle vous prie de lui pardonner....

Plus tard, a-t-elle dit, dans quelque temps....

—[illegible]

Il se leva pour prendre congé.

Il avait des larmes dans les yeux.

—Excusez-moi, dit il, de vous avoir dérangé....J'aurais dû deviner que je ne suis plus, que je ne puis plus être qu'un étranger, ici.

—Oh! mon enfant, combien vous êtes injuste......

—Non, non, un étranger....adieu.... adieu......

Et comme Daniel essayait de le retenir, il s'échappa et s'enfuit.

Et Daniel lui-même, après ce qu'il savait, après ce qu'il avait vu, se demandait si vraiment sa fille n'aimait pas Jourdan!

Rentré chez lui, Valentin fut pris d'un désespoir profond.

Dix fois, il voulut écrire à Bérengère. —Ah! comme il aurait désiré l'humilier de ses reproches!

Il jetait sur le papier des phrases tout enflammées de passion, mais où perçait sa colère, sa jalousie.

Et quand il avait fini, quand il se relisait, il déchirait ses lettres, il les recommençait.

Tantôt c'étaient des protestations.... tantôt des reproches....

A quoi bon les unes? A quoi bon les autres?

Elle ne l'aimait pas.

Voilà sans cesse ce qu'il se répétait...

—Je ne la verrai plus....Je l'oublierai, moi aussi....dit-il.

Et il essaya, en effet.

Il ne fit plus de tentative pour la rencontrer.

Il ne se présenta plus à l'hôtel d'Hautefort.

Les journaux avaient parlé en ces derniers jours du suicide de Pierre Jourdan et quelque chose avait été connu par le public du motif de ce suicide.

Cela suffisait pour motiver un revirement dans le monde.

Jourdan coupable, c'était Séverac innocent. De ce côté, Valentin était tranquille.

Il réunit dans une enveloppe les feuilles éparses du dossier Lafistole et les fit porter à Daniel avec la lettre suivante:

"Voici la cause de tout le malheur qui "a atteint votre famille et la mienne. "Détruisez ce dossier. Je ne veux pas "le garder plus longtemps. Dites à "Bérengère que deux hommes l'ont aimée ardemment. Le premier est mort "pour lui prouver cet amour. L'autre "laissait déshonorer son père, parce "qu'il aimait. Qu'elle choisisse entre "ces deux amours.... entre le souvenir "de l'autre, qui n'est plus, et le mien "qui subsiste malgré tout!"

Mais il n'attendit pas la réponse et quand il sut que le dossier était les mains de Daniel, il quitta Orléans le soir même. Où aller?

Déjà une fois il était ainsi parti, mais il était revenu presque aussitôt.

Cette fois il voulait faire une absence plus longue.

Il resta, en effet, plusieurs mois hors de France.

Il visita l'Espagne d'abord, l'Italie ensuite, promenant partout sa tristesse, essayant de ne plus penser à ceux qu'il avait laissés à Orléans, mais ne pouvant empêcher son esprit de s'y reporter sans cesse.

Aucune distraction n'y faisait.

Les merveilles artistiques de l'Italie le laissèrent froid.

De Marseille à Gênes, à Pise, à Rome, à Naples, à Florence, et dans les petites villes si curieuses de la péninsule, où le moyen âge se rencontre dans toutes les rues, où se retrouve à chaque pas quelque souvenir des anciennes guerres civiles, rien ne l'émut.

Au contraire, la solitude de ce voyage lui semblait si lourde qu'elle en devint bientôt insupportable.

Il [illegible] par l'Allemagne.

Il [illegible] six mois parti.

Et [illegible] six mois il n'avait pas écrit [illegible] une fois à Daniel et à Clotilde.

Il n'avait reçu aucune nouvelle d'Orléans.

Son domestique lui-même ignorait son adresse. Il n'avait pas fait renvoyer ses lettres. Il n'avait pas eu besoin d'écrire pour demander de l'argent.

Il se contenta de télégraphier, quand il eut pris la résolution de rentrer, afin de prévenir chez lui de son retour.

Il arriva chez lui un soir et s'installa dans son bureau, avec autant d'indifférence apparente que s'il n'avait pas fait une absence de six mois.

Il était parti en plein hiver.

Il revenait en plein été.

Une année s'était passée déjà depuis le meurtre de Lafistole, depuis la mort du pauvre Séverac....

Une année bien longue et bien remplie de tristesses, hélas!

Des lettres étaient amoncelées sur son bureau.

Il y jeta un coup d'œil.

Il ne déchirait pas les enveloppes.

Il se contentait de regarder l'écriture.

Que cherchait-il?

Une espérance lui était venue, c'est qu'il trouverait là un mot de Daniel, ou de Clotilde.

Ou peut être, qui sait? de Bérengère elle même.

Mais il n'y trouva rien.

Il eut un sourire plein d'amertume.

—Je ne m'étais pas trompé, murmura-t-il.... C'est fini entre nous....Elle ne m'aimait pas....

Il ne fit aucune visite à l'hôtel d'Hautefort.

Il essaya de reprendre sa vie d'autrefois.

Tout le monde, maintenant compatissait à ce qu'il avait souffert. Il avait retrouvé ses anciens amis.

Il avait retrouvé l'honneur.

On le plaignait pour tant de tristesses noblement supportées.

Il fut bien accueilli partout.

Mais à personne il n'osait demander des nouvelles de la famille d'Hautefort.

Cependant Daniel n'avait pas quitté Orléans.

Valentin l'avait aperçu, un jour, de loin.

Il avait cru voir aussi Clotilde et Bérengère.

Daniel avait conservé ses fonctions de juge d'instruction, mais le bruit courait dans la ville—et ce bruit était parvenu